Nº 31. 20 Décembre 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens .	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce . . .	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adressés :
A **Genève** au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout réfugie politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

Le numéro 32 va parître incessamment.

L'IRLANDE POLONAISE

Ce titre, nous l'avons emprunté à M. Émile Laveleye; il a lancé ce gros mot dans son article sur *l'Allemagne après la guerre de 1866*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 Octobre 1869).

Quand un homme franchement égoïste voit son ami tombé dans la misère, il lui dit : « Je te regrette, mais je dois te prévenir : ne compte plus sur mon amitié. Dis tout ce que tu voudras de moi, mais ne dis pas que tu es mon ami. » — Un homme *comme il faut*, sensible et compatissant abhorre cet égoïsme cynique; il cherche seulement *la raison* du malheur de son ami, et à force de la chercher, il la trouve toujours au détriment de cet ami, c'est-à-dire qu'il se défait d'une amitié gênante en accusant et en calomniant.

C'est ce dernier effet que produit sur nous l'amitié de la démocratie française contemporaine pour la Pologne.

Quand Louis XV a laissé s'accomplir le crime du partage, on l'a traité de lâche, car c'était un Bourbon. Quand Napoléon Ier avouait n'avoir besoin que *d'un camp* en Pologne, on l'a nommé un loup rapace. Quand Louis-Philippe Ier et Napoléon III, après avoir exprimé beaucoup de sympathie, sont accouchés d'un misérable subside envers les exilés, on n'a pas trouvé assez de mots pour flétrir leur conduite, parce que c'étaient des Orléans et des Bonapartes.

Mais pour excuser la même conduite de M. Lamartine et de presque toute la démocratie française, on a eu grand soin de... *chercher la raison*.

On l'a trouvée :

Pour la démocratie avancée, cette *raison* se trouve dans « le catholicisme et le jésuitisme de la Pologne. »

Pour la démocratie *figarisée*, elle se trouve dans « les vœux des Polonais d'avoir pour roi M. Czartoryski. »

Pour la démocratie *mornysée*, dans l'opposition polonaise contre « le génie démocratique des Russes. »

Pour la démocratie *anglomane* et pacifique, dans le despotisme polonais : M. Laveleye a découvert « l'Irlande polonaise, » — la *Ruthénie*, persécutée et torturée par la Pologne!

A vrai dire, en ami bien pensant et reconnaissant, nous pouvions opposer à tant d'accusations ceci, par exemple :

Si la Pologne est catholique, c'est pour être d'accord avec la France : contre un *Czas* polonais vous avez l'*Univers*, le *Monde* et toute une phalange de feuilles jésuitiques!...

A supposer que nous rêvions un Czartoryski pour roi, — c'est pour plaire à la France faisant des révolutions pour remplacer les Bourbons par les Orléans, et inventant le suffrage universel dans le but d'offrir le trône d'Orléans aux Bonaparte!...

Si nous ne combattons la Russie que par « esprit de réaction contre la *civilisation démocratique*, — c'est que nous avons pour exemple la France libérale, qui avait choisi les Changarnier, les Cavaignac et les Lamartine contre le peuple des travailleurs!...

Quant à l'*Irlande polonaise*, la Ruthénie, au lieu de la comparer à une *Irlande française*, la Normandie, par exemple, nous pouvons rappeler à ces messieurs que la France possède aussi de nombreuses et véritables Irlandes!...

Mais laissons.

S'il y a une conviction en Pologne, c'est celle de ne rien demander et de ne rien attendre de la France bourgeoise. Sujets fidèles de S. M. la force ou de S. M. le capital, Messieurs les Français, si vous ne pouvez et vous ne voulez rien faire pour la Pologne, ne l'insultez pas au moins! L'*Irlande polonaise*, ce n'est pas votre « Ruthénie, » c'est la Pologne entière, comme l'*Irlande française* est dans la France entière. La Pologne contemporaine traverse une crise cardinale : son peuple commence seulement à secouer sa torpeur, et son écorce nobiliaire est pourrie de fond en comble. On y voit donc la dépravation à l'extérieur et la force à l'intérieur, qui, pour se déclarer, ne se fera pas trop longtemps attendre. Tels que nous sommes, nous n'espérons rien en dehors de notre peuple.

Nous avons succombé, sachez-le, non pas parce que la France nous a trahi, mais parce que nous nous sommes trahis nous-mêmes : pas de remords, Messieurs les bourgeois!

Nous supportons l'esclavage, non pas parce que la France nous *abandonne*, mais parce que notre peuple n'a pas encore pris sa cause dans ses mains : pas d'excuses, Messieurs les bourgeois!

Nous survivrons, non par *l'aide de la France*, mais par la volonté de notre peuple : pas d'illusions, Messieurs les bourgeois!

Compatriotes et disciples de Voltaire, de M. de Girardin et de M. Ollivier! La Pologne du passé a été votre alliée fidèle; la Pologne contemporaine a versé son sang pour votre affranchissement, la Pologne de l'avenir ne vous en demandera pas compte. Rassurez-vous; nous ne vous demandons rien; mais ne nous insultez pas, car c'est la pire manière de payer sa dette. « L'Irlande polonaise » se passera de vous pour faire ses comptes avec nos lords tant cajolés par votre industrialisme; laissez-la, prrrrremièrrre nation du monde! pensez plutôt à votre Irlande française de 30,000,000 de travailleurs chantant la « Marseillaise » à Saint-Étienne!...

LA RÉVOLUTION D'ORIENT

Si la confédération des peuples orientaux est notre but, la révolution démocratique de ces peuples est notre unique moyen.

Ne pourrait-on pas arriver à ce but si avouable — nous dirait-on — sans recourir à cette extrémité si péniblement coûteuse? Décidément non; car, pour y arriver il faut arborer franchement le drapeau républicain, c'est-à-dire il faut, dès le début, déclarer la guerre à outrance au sultan, aux Habsbourg, aux Hohenzollern, aux Holstein-Gottorp et aux princes vassaux de ces puissantes familles.

A la rigeur, on pourrait objecter qu'au lieu d'une lutte si sanglante, ne vaudrait-il pas mieux prêter l'appui de la démocratie slave à une de ces puissances : vaincre d'abord les trois autres, pour n'avoir à se mesurer plus tard qu'avec une seule?...

Nous relevons cette opinion d'autant plus volontiers qu'elle compte bon nombre de partisans, et qu'elle a été plusieurs fois mise à l'épreuve.

Si les Valaques et les Serbes ont subi le joug turc pendant des siècles, si les Bosniaques et les Bulgares le subissent encore, — ce n'est que grâce à ce système d'une apparence si séduisante; c'est que se défendant jadis contre les ambitions des Germains, des Magyares, des Russes et des Osmans, au lieu de chercher l'appui dans une union (à l'exemple de la Suisse et des États-Unis d'Amérique), ils ont préféré la protection d'un de leurs voisins contre les autres. C'est cette politique trompeuse qui a précipité aussi la Pologne dans l'abîme. Même à supposer qu'une de ces puissances opprimant la Slavie voudrait sincèrement prêter son concours à la réalisation de cette sublime idée, — le pourrait-elle? laquelle que ce soit? Car, ne l'oublions pas, protéger une telle idée, c'est rompre avec les trois coassociés de l'oppression!...

Il n'y a pas à parler de la Turquie; — « l'homme malade » de l'autre fois, n'existe plus que sur la liste officielle, par l'entêtement ridicule de la diplomatie. A notre avis, l'Autriche actuelle est dans le même état, et si nous allons parler d'elle, c'est que l'obstination de la diplomatie à son égard est soutenue par l'égarement étrange d'une partie des gens de valeur. Or, qu'est-ce que cette Autriche? — L'Autriche c'est la Turquie de la chrétienté.

L'agglomération confuse et forcée des peuplades slaves, allemandes, mongoles et latines, créée contre l'agglomération non moins confuse et aussi forcée des peuplades soumises aux Osmans; l'Autriche avait sa raison d'être autant qu'elle défendait, tant bien que mal, la chrétienté contre l'islamisme. Mais une fois les harems violés et le Coran ayant son glaive émoussé, les avant-gardes des deux religions ennemies ont perdu tout sens, et les deux empire rivaux n'ont rien que leurs noms. La Turquie, ce sont les Bulgares, les Bosniaques, les Serbes, les Albanais et quelque peu de Grecs que le caprice diplomatique oblige à reconnaître un pouvoir qui leur est étranger à tous les points de vue. Ce fait est avéré. — Mais voici ce qu'on ne veut pas comprendre malgré l'évidence,— c'est que l'Autriche, n'ayant plus à lutter contre la Turquie, n'est plus qu'un nom collectif : les Tchèques, les Polonais, les Hongrois, les Croates, les Serbes, les Slovaques, les Roumains et quelque peu d'Allemands obligés à constituer un seul État fantasmagorique, malgré leur aversion, uniquement dans le but de conserver le trône à la maison d'Habsbourg.

Soit; on ne discute pas avec les diplomates: ils ont une logique à part! Mais, de grâce, quel appui peut trouver la démocratie slave en se vouant à cette couronne sans État? La vraie Autriche, s'il en faut une, ce sont 150 membres (mâles et femelles), de la famille de François-Joseph, servis par M. de Beust et quelques milliers de courtisans fidèles... autant qu'il y aura quelques *gulden* dans la cassette impériale! Chercher l'appui des Tchèques, des Hongrois, des Roumains, du prince Obrenowicz, même du prince Monténégrin, — cela aurait quelque sens au moins, mais le chercher dans le sérail ou dans le palais de Schœnbrune, c'est se moquer de l'évidence!

Il ne reste que la Prusse et la Russie. — S. M. le gracieux maître de M. de Bismark, pourrait-il seulement souffrir la confédération slave, devant remplacer les deux ombres, celle de l'Autriche et celle de la Turquie,— lui, empereur de l'Allemagne, dans quelques jours d'ici? Évidemment non, si ce n'est à condition qu'elle entre dans sa *confédération du Nord*, et se laisse germaniser et prussifier. Et encore! car il lui faudrait braver à la fois la France, l'Angleterre et la Russie... Tout au plus donc, s'il accepte la présidence, quand la confédération serait faite sans lui et malgré lui...

Reste la Russie, c'est-à-dire le panslavisme franc des *unitaristes*, ou celui masqué des *libéraux*. Nous en avons parlé assez pour y revenir.

Aussi les peuples slaves, n'ayant pas le moindre profit du principe monarchique, sont réduits, au contraire, par la force des circonstances même, à combattre à la fois toutes les monarchies existantes en Orient. C'est dire que la révolution générale, la révolution de l'Orient entier, est la seule arme qui leur convient.

Nous ne l'ignorons pas; on a peur de cette arme. Et en voici les deux raisons principales: l'ignorance générale et la méfiance mutuelle de ces peuples. — L'ignorance, il n'y a pas à y remédier pour le moment; apanage fatal du despotisme, elle survivra à toutes les tentatives isolées, et ne disparaîtra que devant les conséquence du règne de la démocratie triomphante. Aussi ne combattrons-nous que la méfiance internationale des peuples orientaux.

D'où vient-elle? De ce que chacun de ces peuples a ses petits besoins particuliers, ses petits intérêts à lui, et qu'il espère les atteindre par la bienveillante protection de son puissant voisin, et se méfie de ceux qui souffrent comme lui, de peur ridicule et puérile que cet autre ne l'exploite pas à son profit; peur que les grandes puissances dominant l'Orient ont soin de propager sans relâche.

Ainsi les Grecs voudraient se rallier leurs compatriotes restants sous la domination du grand Turc. Il leur faudrait délivrer l'Épire, la Thessalie, la Candie et les autres îles grecques de l'Archipel; mais un royaume de 1,000,000 d'hommes ne peut opposer à la Turquie, au *maximum*, que 100,000 soldats contre 300,000 du sultan. — Or, que font les Grecs? Au lieu de chercher l'alliance de la Bulgarie qui, habitée par 6,000,000 de rudes campagnards impatients de s'affranchir, aidée de la Grèce, mettrait l'empire turc en ruine, — les Grecs préfèrent la protection russe...— C'est qu'ils se méfient des Bulgares, soutenant que la Thessalie est peuplée en majeure partie par les Bulgares, et ils ont la naïveté de ne pas se méfier de la Russie! Ce qu'ils craignent aussi, c'est qu'en provoquant la révolution générale dans la péninsule, ils attireraient l'appui de l'Occident pour la Turquie, surtout celui de l'Autriche. Et, en effet, il y a du vrai dans cette appréhension. Aussi, pour que la révolution des peuples soumis à la Turquie puisse être victorieuse, il lui faut avant tout que cette révolution soit suivie de celle des peuples soumis aux Habsbourg : il faut que la révolution bulgaro-grecque soit simultanément appuyée par celle des Croates, des Moravo-Tchèques et des Polonais autrichiens. Mais ici encore la méfiance mutuelle empêche toute entente et toute solidarité.— D'abord les Roumains craignent que la révolution ne leur conteste la légitimité de leurs prétentions sur la Transylvanie et la Boucovine, ce qui leur fait préférer la suzeraineté de la Prusse. Les ministres serbes et hongrois, ainsi que les seigneurs de la Galicie, soutiennent l'Autriche à tout prix, y voyant le dernier salut pour le maintien de leurs prétentions. Enfin, voyant cette discorde, les Tchèques tendent la main à la Russie...

On peut blâmer les Tchèques et les Roumains du peu de cas qu'ils font de leur indépendance, en se livrant, de gaîté de cœur, aux Russes et aux Prussiens. Mais au moins, ces puissances, si elles le voulaient, seraient en état d'affranchir ces malheureux peuples naïfs; mais que dire des Galiciens, des Hongrois et des Serbes de la principauté, pensant à opposer contre le panslavisme les cadavres de l'Autriche et de la Turquie?

On y voit distinctement l'effet d'un malentendu général. Aussi l'entente y est d'urgence.

Il est évident que les intérêts, autant généraux que ceux qui sont particuliers à chaque pays d'Orient, ne peuvent être sauvegardés, et leurs désirs ne peuvent être accomplis que par la voie d'une entente spontanée de ces pays, que par une action solidaire, mettant à la place de deux ruines du moyen âge une force vitale, celle de la confédération de ces peuples. Une fois cette entente consommée, il ne resterait que la mettre en exécution. On n'aurait qu'à exprimer nettement sa volonté, sommant l'Autriche et la Turquie de *n'être plus*, de céder la place aux vivants. — Pour neutraliser l'intervention du panslavisme russe, qui se considère depuis longtemps comme héritier des deux mourants, on a la Pologne à lui opposer, et pour inviter à la raison le pangermanisme prussien, allié indissoluble du czarisme,— la confédération naissante aura à elle tout ce qu'il y a de sincèrement révolutionnaire en Occident et en Allemagne même.

Aussi, il n'y a pour la Slavie qu'une chose à désirer : l'entente, rien que l'entente! Cette entente fera naître la solidarité des vues et des actions. De cette entente bien faite sortira la révolution armée toute prête. — Il y a deux forces qui peuvent sauver l'Orient : la démocratie polonaise et la démocratie réunie des pays orientaux; mais à condition que ces deux forces s'unissent.— Abandonnée à elle-même, la Slavie succombera devant la pression panslaviste, et la Pologne, épuisant ses forces dans les luttes héroïques, mais stériles, contre le panslavisme et le pargermanisme triomphants, suivra fatalement le sort des Israélites, ces invincibles dispersés!

C'est pourquoi, Polonais, avant tout, sommes-nous corps et âme pour la révolution : en Occident,— parce que là est le salut du progrès de la civilisation; en Orient, — parce que c'est à ce prix qu'y est le salut de la civilisation elle-même.

« Tous se tiennent tranquilles sur leurs siéges : les autres sont assis, et seul Thersite crie encore; expert en paroles inconvenantes, sans mesure, partout il cherche témérairement querelle aux rois, sans souci de la bienséance, et pour exciter la risée des Grecs. »

Si Homère vivait et reconnaissait les Polonais, il en dirait antant.

FINISSONS-EN!

Dans l'exposé de nos vœux et de nos principes, nous avons eu toujours soin de les appuyer sur la logique et la justice, sans nous représenter comme étant l'organe de l'opinion publique en Pologne. — Nous avons franchement avoué que notre parti n'a pas encore pour lui ce qu'on appelle « l'opinion publique; » — le peuple, au nom duquel nous parlons, ne faisant pas partie de ce sphinx, dit le public. Or, étant ainsi isolé, presque adversaire des idées dominantes dans le pays, plus que tout autre avions-nous besoin d'une critique vivifiante, d'un examen sérieux et consciencieux de nos tendances.

Malheureusement, en Pologne comme ailleurs, il est de bon goût d'insulter les socialistes sans discuter le socialisme. Nous y sommes habitué. Mais outre ce point capital de notre doctrine, nous différons avec la majorité polonaise sur la question politique : comme les délégués des paysans à la diète de Lemberg, nous « avons peur de l'autonomie provinciale, » — lui opposant l'autonomie communale,— ce qui fait que la *question ruthène* récemment soulevée nous trouve parmi ses ennemis les plus déclarés.

N'était-ce pas du devoir de la presse polonaise, représentant la dite majorité, de nous combattre et de nous prouver notre erreur? Mais il n'en a rien été; et c'est pour la première fois, depuis deux ans, que nous avons rencontré dans le *Glos wolny* une sorte de réponse indirecte :

« Qui que ce soit, l'Autriche ou la Russie, qui ait soulevé la question ruthène, dit le *Glos wolny*, le fait est qu'elle existe, et qu'il est du devoir de la démocratie polonaise de la résoudre. »

Avide d'entamer une polémique sur ce malentendu qui, sans être sérieux par lui-même, prend peu à peu des proportions d'une gigantesque calomnie sur la nation polonaise, nous relevons la sobre remarque de la feuille de Londres. — Suivons d'abord son exemple et jetons le voile de l'oubli sur l'origine de la prétendue question; même plus, supposons que les habitants de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraïne constituent une nation particulière

des *Ruthènes* (On ne saurait dire, par exemple, que nous ne sommes pas accommodant!).

Soit; — admettons ces Ruthènes, d'où ils viennent, et comment ils viennent. Mais dans ce cas, il est évident qu'il y a en Pologne, depuis des siècles, deux nations : comment cela se fait-il que l'on ne s'en n'est aperçu que depuis 1863? Quel événement particulier et manifeste a réagi tout à coup pour nous ouvrir les yeux et nous démontrer notre erreur? — Cette *nation* s'est-elle soulevée contre la Pologne? — Non, autant qu'on le sache. A-t-elle signalé sa volonté d'indépendance ou d'autonomie par quelque manifestation vraiment nationale? — Pas davantage. — Il est vrai que les paysans de cette Ruthénie n'ont pas participé à la dernière insurrection polonaise; mais les Masures, les Kouïaviens et les Samogites n'y ont pas pris part non plus; *qui* et *quoi* vous démontrent donc qu'il y a une «question ruthène,» c'est-à-dire que le peuple désigné sous le nom de Ruthènes demande quoi que ce soit de plus que ce que réclame le peuple polonais entier? Pressés de s'expliquer, nos ruthénistes avouent naïvement qu'il n'y a que la langue qu'ils voudraient voir distincte chez les Ruthènes. Mais si puérile que soit la raison de cette *question de blague*, — les Polonais ont-ils jamais contesté à ces messieurs de parler ou d'écrire telle langue qu'il leur conviendrait? Leur a-t-on jamais contesté le droit de se créer autant d'écoles ruthènes qu'il leur plairait? — Mais les ruthénistes tiennent à ce que ces écoles soient entretenues par l'État, savoir par tous les Polonais... Et voici le nœud de la quasi-question!

Fidèle à notre promesse, examinons un peu cette demande, en laissant de côté, pour le moment, sa portée politique.

Et d'abord, y a-t-il une langue ruthène? — Oui, dans ce sens que les habitants des provinces de l'ouest parlent un patois distinct de la langue littéraire de la Pologne et de la Russie; même plus, on a imprimé une dizaine de livres dans ce patois, en se servant de l'alphabet russe et en y ajoutant quelques lettres latines.

Dernièrement, M. Plan, de Genève, a publié une charmante poésie en patois de Savoie; — ce patois ressemble au français et à l'italien; s'en suit-il qu'il y a une langue savoyarde?— Évidemment non. Pourquoi veut-on que la Pologne montre l'exemple inusité en créant des écoles d'une langue qu'on voudrait voir se constituer?

Le *Glos wolny* nous le dit :

« C'est par des raisons de haute politique que la Pologne doit avant tout gagner la sympathie des Ruthènes. »

Soit encore; mais de quels Ruthènes veut-on parler? Il y a les Ruthènes du clergé (Saint-Iour), qui soutiennent que la Ruthénie est une partie intégrante de la Russie, conquise et persécutée par les Polonais. Il y a les Ruthènes de la jeunesse (les étudiants), qui soutiennent la particularité ruthène par principe du fédéralisme en vogue. Il y a, enfin, le peuple qu'on désigne sous ce nom, et qui ne réclame pas autre chose que l'autonomie de la commune et le droit au travail.

Si l'on veut sincèrement gagner la *Ruthénie* pour la cause polonaise, avec laquelle de ces trois devrait-on négocier?

Serait-ce avec une centaine de popes salariés par la Russie et n'ayant d'autre force que celle de l'intrigue et de la calomnie? Pourtant ce n'est qu'avec eux que négocie la noblesse polonaise dans la diète et hors la diète. — Pense-t-elle avoir assez d'argent pour concourir avec la Russie : qui leur payerait davantage?

Serait-ce avec une autre centaine d'étudiants de Lemberg, de Kiew et de Kharkow, la plupart jeunes gens très-honnêtes, mais sans aucune influence dans le pays, exaltés ou ambitieux, ne soupçonnant même pas le service qu'ils rendent au czar? Pourtant, ce n'est que sur eux que se base le fédéralisme d'une partie de nos démocrates. — Négociez avec eux, ils le méritent, mais négociez à seule fin de prouver que leur place est dans les rangs de la démocratie polonaise.

Quant à nous, l'honneur et la caisse nous défendent de négocier avec les premiers, et le bon sens avec l'amour du peuple nous défendent d'encourager les erreurs des autres. — Des toutes les Ruthénies, nous n'avons choisi qu'une seule, précisément parce qu'elle ne se dit pas *Ruthène* et ne diffère en rien du peuple polonais, ni par le nom, ni par les vœux, n'étant rien moins que ce peuple, subjugué, abruti et trafiqué.

Et voici ce qui s'en suit :

Dès que la szlachta s'est montrée prête à céder tout, les popes, pris à l'improviste, ont eu à demander les ordres de St-Pétersbourg pour savoir s'ils devaient accepter l'offre même d'organiser les écoles polonaises en Galicie, avec la langue russe... En Pologne russe, on introduit la langue de Pierre Ier par force; en Pologne autrichienne on l'introduit par libre consentement... Pourquoi pas! Mais seulement à quoi tout cela servirait-il pour la délivrance de la Pologne et de son peuple?

Que la noblesse préfère la voie de transaction avec le czar et les popes, plutôt que de céder au peuple, — c'est connu, c'est vieux! mais que la démocratie polonaise l'aide dans cette œuvre odieuse, c'est du nouveau, cela ne s'est pas vu encore!...

Finissons-en!

Les popes et les étudiants prétendent que notre peuple de l'ouest tient à avoir des écoles où l'on apprendrait tout en patois de ces provinces. — Adressons-nous au peuple sans ces intermédiaires, et disons-lui qu'en nous aidant dans le rétablissement de l'autonomie des communes, il aura des écoles à lui, et en fera tout ce qu'il lui plaira.

Les popes et les étudiants prétendent que ce même peuple tient à une autonomie provinciale. — Adressons-nous au peuple, — une fois la commune maîtresse de sa volonté, elle n'aura qu'à s'associer avec les autres communes pour constituer telle province autonome qu'il leur plaira.

Les popes et les étudiants prétendent encore que ce peuple de l'ouest tient à constituer un État *ruthène* à part... Pourquoi pas! Seulement, adressons-nous encore à ce peuple : il faut lui dire qu'il n'y a pas un État polonais, et que les apotres-imposteurs du ruthénisme, au lieu de combattre la Russie, intriguent avec le czar et les seigneurs polonais contre le peuple.

Le *Glos wolny* a pourtant raison. Ne fuyons pas, abordons de front la question fantasmagorique. On dit qu'il y a une Ruthénie, allons la chercher dans le peuple en affranchissant la commune souveraine.

Finissons-en!

Que la szlachta n'aime pas cette manière de discuter et de résoudre les questions pendantes, cela se conçoit; mais que la démocratie préfère la négociation diplomatique à la franche décision du peuple soulevé; le trafic interprovincial à l'indépendance des communes; les popes aux paysans; — c'est ce que nous n'admettrons jamais!

Irlandais : Kostomaroff, Bielozierski, Kulisz, Liwczak, etc., pourquoi ne demandez-vous pas des écoles ruthènes à Pultawa, Tchernigow et Kharkoff? Pourquoi demandez-vous que les employés polonais à Lemberg apprennent votre patois, tandis que vous, champions du ruthénisme! étant au service de la Russie, vous chantez des louanges aux czars exterminateurs de Zaporogié? — Irlandais! faisant partie de la Pologne, étiez-vous des esclaves? A qui devez-vous la corvée, — vous, fils de Chmielnicki et de Mazeppa?

Finissons-en! Assez de blague comme cela. On ne négocie pas avec les tschinowniks du *département ruthène* au ministère russe des affaires étrangères!...

FAITS DIVERS

Le Démocrate du Midi publie la correspondance échangée entre le général Mieroslawski et le Dr Poujade, à propos de l'article de ce dernier sur la question polonaise, et que le général apprécie en ces termes :

« J'ignore où vous avez pris les éléments du premier article lucide et sincère qu'il m'ait été donné de lire *depuis vingt ans* dans la presse française, sur l'importance de la démocratie polonaise dans ses rapports avec la démocratie française; toujours est-il que l'Association démocratique polonaise, dont je suis le président, l'a accueilli comme un événement de la plus heureuse portée et une trève de cette conspiration de silence, que les journaux les plus radicaux de Paris ont organisée et maintenue avec la plus jalouse vigilance autour de la démocratie polonaise, au profit de nos factions nobiliaires et cléricales, etc. »

Voici la réponse du Dr Poujade :

« Général,

» En adressant quelques lignes au *Démocrate du Midi* sur la question polonaise, j'étais loin de penser qu'elles pourraient passer sous vos yeux; et votre lettre, d'ailleurs trop élogieuse, m'a donné le regret d'avoir parlé de votre impopularité, ou tout au moins d'en avoir parlé sans en indiquer suffisamment les causes.

» Vous les voyez, général, dans les cabales de ces factions nobiliaires auxquelles votre pays a dû tant de désastres. Ce sont bien elles, en effet, qui, perpétuant jusques dans l'exil les dissentions intestines, ont annihilé votre parti, diminué votre influence, paralysé votre action, égaré l'opinion et constitué ce faux monde polonais qui a rendu le nom de la Pologne indifférent et presque importun. Ce sont bien elles qui, au lieu de chercher avec vous et les autres chefs illustres de la démocratie polonaise les sympathies et l'appui de la démocratie, ont préféré mandier la faveur des cabinets et subir les dédains de la diplomatie, quand elles ne servaient pas ses intrigues. En un mot, ce sont elles, leur prétendant en tête, qui, à force de menées monarchiques et cléricales, ont fini par ôter tout prestige à la question polonaise et par la jeter dans la nuit et le silence où elle est ensevelie.

» Mais, général, sont-ce véritablement là les seules causes de votre impopularité, c'est-à-dire de l'impopularité du parti démocratique polonais, dont vous restez, malgré tout, la personnification?

» Malheureusement non. Ce qui a produit le désarroi de votre parti, ce qui l'a amoindri, énervé, isolé, ce ne sont pas seulement les intrigues et les félonies de vos aristocrates; ce ne sont pas non plus les ambitions malsaines et les méfaits ténébreux de quelques faux frères; c'est l'atmosphère de machiavélisme et de démoralisation dans laquelle la France et l'Europe ont été plongées à partir du Deux Décembre; c'est le trouble soudain qui s'est fait en ce moment-là dans les consciences et l'affaissement des mœurs politiques qui s'en est suivi.

» Non pas que ces mœurs aussi bien que la moralité générale fussent auparavant d'un niveau bien

élevé; le monde n'est pas tombé en un seul jour de l'état de grâce et de justice pure à l'état infernal où nous le voyons; le mal y vient de loin et n'y paraît pas finir : mais il est incontestable que cette date marque une de ses plus calamiteuses recrudescences. Il y a eu là une chute, un moment de recul, une sorte de rétrogradation en byzantisme, sinon en césarisme. Ce jour-là, on ne peut le nier, il est entré de l'ombre dans les âmes, du froid dans les cœurs; le peu d'héroïsme et de justice qu'il y a parmi les hommes et qui tient leurs sociétés debout a été atteint, diminué. On a pu voir là de quoi sont capables les classes dirigeantes quand elles sont affolées par la peur. Il a semblé, au lendemain de ce jour sinistre, que c'en était fait de la liberté et même du droit et de la vertu.

» Non-seulement l'état des consciences en a été altéré en France et en Europe, mais dans le monde entier. Beaucoup d'événements qui s'y sont accomplis depuis, auraient été impossibles et seraient inexplicables sans le Deux Décembre. Je n'en veux pour exemple que la sympathie soudaine et la quasi-alliance de la république des États-Unis d'Amérique avec la Russie.

» L'injustice qui vous atteint, général, et avec vous votre parti, votre nation même, n'est qu'un cas particulier de ce désastre immense.

» Envisagée de ce point de vue, votre impopularité doit vous être plus amère encore, parce que vous la partagez avec toutes les notabilités du parti démocratique, je veux dire du parti républicain de la vieille Europe monarchique.

» Elle est pour vous le signe d'un échec, non d'une honte, et se changera bientôt, s'il faut en croire l'éclatant réveil auquel nous assistons, en un prestige nouveau dû à la fidélité aux principes et à la solidité du caractère.

» Si les peuples sont solidaires dans leurs déchéances et dans leurs défaites, ils le sont aussi dans leurs victoires. Vous nous devez aujourd'hui la contagion de la chute; vous nous devrez bientôt, peuples opprimés de l'Europe, celle de la résurrection.

» Alors cessera cette iniquité et ce scandale de l'abandon où est laissée, en France, au sein même de la démocratie, dans l'opinion et dans la presse, la sainte cause de la nation polonaise. Alors on cessera enfin de confondre les divers éléments de l'émigration et la nation tout entière dans cet odieux reproche de cléricalisme et de féodalisme, et l'impopularité en reviendra à qui de droit, c'est-à-dire à quelques coteries d'intrigants sans valeur, et de hobereaux sans patriotisme.

» Pourquoi d'ailleurs si la Pologne est à ce point monarchique et catholique, la cour de Rome la laisse-t-elle égorger, sans dire mot, par une puissance schismatique? Pourquoi ne prêche-t-elle pas une croisade contre ses bourreaux? Serait-ce parce que sous cette Pologne factice et éphémère de l'hôtel Lambert elle aperçoit la Pologne réelle, toujours vivante, même sous le linceuil, la Pologne républicaine de Mieroslawski, de Bosak-Hauké et de tant d'autres glorieux proscrits, champions héroïques de la démocratie.

» Démembrée par trois monarchies, trahie par les autres, délaissée par celle qui les résume toutes dans son double et ténébreux absolutisme, la Pologne aurait vraiment raison de rester fanatique de monarchie et de catholicisme!...

» Ou bien, si le pape assiste impassible au martyre de la Pologne, et si les organes de sa politique en France gardent sur ce chapitre un silence féroce, serait-ce qu'on aurait fait à Rome ce rêve de partager un jour avec le czar l'Europe asservie sous une alliance monstrueuse? L'Europe courbée sous le bâton d'ivoire d'Ivan le cruel et la crosse de Grégoire VII!!! L'Europe conduite à confesse entre le knout et le chapelet!... Aurait-on eu ce vertige?... C'est possible.

» Mais, général, me voilà égaré... Je reviens à l'objet réel de ma lettre qui était d'expliquer ce que j'entendais en parlant de votre impopularité... Je l'ai fait; n'en parlons plus.

» Vous refusez le titre de héros; soit. Je ne disputerai pas là-dessus avec vous. Je vous laisse dire, n'étant nullement en peine sur ce point : l'histoire saura bien reconnaître les siens, et ne me consultera certainement pas pour assigner les places.

» Quant aux renseignements que vous me transmettez si loyalement sur une initiative qui vous est suspecte, j'en ferai mon profit et je vous en remercie. — Je m'en rapporte là-dessus à votre parole mûrie par les sévères épreuves de l'âge, de l'étude et de l'exil.

» Salut et fraternité,

» Dr C. POUJADE.

» Carpentras, 23 Novembre 1869. »

* * *

Comme il était à prévoir, la démocratie russe repousse toute solidarité avec les proclamations *lettrophobes* et *brigandophiles* dont nous avons cité quelques passages dans le nº 29. Voici comment les traite *la Cause du peuple*, le seul journal démocratique russe paraissant à l'étranger, et, pour ainsi dire, remplaçant le *Kolokol :*

« Si nos lecteurs avaient lu ces feuilles volantes, insipides jusqu'à l'indécence et nigaudes jusqu'à l'absurdité, nous n'aurions pas à en parler : ils auraient compris eux-mêmes que nous n'en pouvons parler qu'avec dégoût... Une ignorance brutale à côté d'une gasconade effrontée; la rodomontade de leurs succès fantastiques n'ayant jamais existés, à côté de la ruade envieuse du passé des héros qui ont péris... Où l'on insulte Tcherniszewsky et toute son activité libératrice et celle de ses disciples, où on insulte la *Cause du peuple*, tous les émigrés et toute l'émigration, et où l'on ne comble de louanges que M. Bakounine, un certain M. Nietchaiew et le « son puissant du *Kolokol.* »

A la fin de cet article, il y a quelques mots qui, sauf erreur de notre part, sont à l'adresse du *Peuple polonais :*

« Quant à M. Bakounine, dit *la Cause du Peuple*, nous ne suivrons pas l'exemple d'un journal que nous respectons, et qui, ayant reproduit le fragment de sa proclamation aux étudiants, ainsi que le fragment d'une proclamation anonyme, a cru pouvoir, frappé de leur ressemblance, les attribuer toutes deux à M. Bakounine. Nous n'avons rien de commun avec M. Bakounine, et ne pouvons que lui offrir notre journal pour *confirmer* ou *démentir* sa solidarité avec ces proclamations. »

Nous n'étions pas seuls à trouver cette ressemblance entre la proclamation Bakounine, recommandant à fuir la science, et la proclamation anonyme (que *la Cause du Peuple* attribue à un Niétchaiew), recommandant le brigandage : M. Tokarzewicz, rédacteur de la *Niepodleglosc*, qui ne marchande pas sa dévotion pour la personne de « l'athlète formidable, » a constaté lui-même cette ressemblance.

L'invitation que *la Cause du Peuple* fait à M. Bakounine de s'expliquer, n'en est pas moins curieuse :

Cette solidarité, la démentira-t-il, ou ne la démentira-t-il pas?

Oui, il la démentira, si ce Nétchaiew ne lui est plus nécessaire. — Non, il ne la démentira pas, si ce Nétchaiew lui est encore de quelque utilité.

Dame! On est monsieur Bakounine, ou on ne l'est pas!

* * *

A propos de *la Cause du Peuple.* Bien que cet organe des démocrates russes paraisse depuis plus d'un an, nous avons manqué de lui souhaiter la bienvenue; c'est que notre sympathie ne pouvait être que très-conditionnelle. Mais du moment que la rédaction a rompu avec l'auteur de son programme publié dans le nº 1er, autant *la Cause du Peuple* russe en a gagné, autant *le Peuple polonais* s'en est réjoui.

Le dernier numéro du journal russe contient une sorte de biographie nécrologique de Serno-Solowiewicz; l'article est bien senti et très-soigné. Il est à regretter qu'on n'apprécie Serno qu'après sa mort...

Quant aux autres articles de ce journal, ils sont ce qu'on trouve toujours dans la presse à tendance : l'élégie, le lyrisme, beaucoup de phrases et de métaphores... Surtout des métaphores. Oh! *La Cause* en prodigue!.. En voici une, mais d'une énergie!...

« Le biberon dont j'ai sucé, l'excellent biberon, le gros biberon, — c'est le travail du paysan! »

L'énergique métaphorisme de M. Hugo ne va pas si loin. — Voyons, amis, notre œuvre est simple; soyons simples comme elle : laissons la rhétorique aux prédicateurs, aux faiseurs de discours du trône, aux arracheurs de dents et à l'opposition parlementaire. La cause du peuple n'en a pas besoin.

Salut et fraternité.

* * *

Sont-ils bêtes! Les ultramontains et le clergé de la Poznanie ont envoyé à Rome une députation, l'abbé Taczanowski en tête, pour présenter au pape une *plume d'or*, afin qu'il signe de cette plume l'arrêt du consile sur son infaillibilité. Ils se proposent ensuite de garder cette plume comme une relique..... C'est une idée aussi! Seulement, s'ils pensent reprendre la plume, il eut fallu choisir une plume d'oie et des plus vilaines : une plume *d'or*! pensent-ils, les naïfs, qu'il aura la simplicité de la leur rendre, lui l'infaillible?

Pour la Rédaction : A. Szczęsnowicz et Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.